

Tournée dans les montagnes du canton de Fribourg, par Fr. Bourquenoud, de Charmey, membre de la Société des naturalistes suisses – Conservateur suisse, tome dixième, 1857.

TOURNÉE**dans les montagnes du canton de Fribourg.**

Les Alpes fribourgeoises sont moins souvent visitées que celles des autres cantons, et par conséquent moins connues; elles méritent cependant de l'être. Le botaniste, le minéralogues, l'amateur de l'économie pastorale, le peintre de paysage ne regretteront point d'y porter leurs pas, et je présume que l'esquisse suivante aura, si ce n'est pas le mérite du style, au moins celui de l'intérêt local¹¹.

Vers le milieu du mois d'août 1815, je quittai au lever du soleil la vallée de Charmey (Galmis) qui m'a vu naître, et que j'habite : je suivis la colline à laquelle a donné son nom l'antique chartreuse de la Valsainte, supprimée en 1778¹². Un sentier qui croise de riantes prairies aboutit en face du monastère placé sur le bord de l'impétueux torrent de Javroz, au centre d'un cadre de montagnes; celles qui sont au levant, sont d'un moindre rapport que celles qui s'élèvent au couchant, dont les belles forêts fournissent de bois à bâtir et à brûler les habitants du val de Charmey : on demandera peut-être d'où provient cette différence entre des montagnes qui ne sont séparées que par un torrent : la raison en est que les premières, qui se prolongent de la Valsainte au lac Domène, reposent sur un grès composé d'un sable quartzeux mêlé d'argile, de quelques parties calcaires

et surtout de mica ; ce dernier s'y montre en lamelles transparentes , dans un terreau rougeâtre et facile à s'ébouler ; les autres qui gisent sur un calcaire sans mélange , offrent les meilleurs pâturages ; et c'est là que se fabrique cet excellent fromage connu sous le nom de Gruyère , et en Suisse et dans l'étranger.

Au-delà du couvent , j'entrai dans le pâturage des Reposoirs , et à travers la forêt qui le termine j'atteignis le Pré-de-l'Essert : c'est le plus grand domaine des montagnes de notre canton , puisqu'il nourrit pendant l'été 240 vaches , et qu'on y recueille encore assez de foin pour en hiverner un grand nombre. Cette vaste et riche possession appartient à l'abbaye d'Hauterive , fondée et dotée en 1157 par Guillaume , comte de Glâne. Il n'y a qu'une seule habitation , où logent la famille du fermier et ses nombreux domestiques ; sur une éminence voisine est une ancienne chapelle dédiée à S^t Garin ; le jour de la fête de ce protecteur des troupeaux , la dévotion y amène un grand concours de bergers. Jadis un Père d'Hauterive résidait au Pré-de-l'Essert et donnait une ration de pain à tout passant qui la demandait , sans pouvoir la refuser à personne. La tradition porte qu'il se servait pour le couper , d'un grand couteau attaché à la paroi par une chaîne de fer ; maintenant il n'y a plus de Religieux , et c'est à la porte même de l'abbaye que se font les distributions de pain et les autres aumônes. Vis-à-vis de la ferme , on a devant soi les tristes rochers des Morveaux , dégradés par le temps et tombant en ruines ; au couchant est un mont de

forme conique, et au levant une chaîne à pic : le sentier qui conduit à son sommet est très-scabreux ; il me fallut plus d'une heure de montée extrêmement pénible pour gagner ce sommet, nommé Patraclion⁴⁵. De cette cime aérienne, je jouis d'un point de vue remarquable par son étendue ; d'un côté, je signale les énormes glaciers qui séparent l'Oberland du Valais ; de l'autre, la grande chaîne du Jura, qui court entre la France et la Suisse ; dans l'espace intermédiaire, mon œil se promène successivement sur les basses montagnes, sur les collines inférieures, sur les plaines alors jaunes de moissons et sur une foule de villes, de châteaux, de villages des cantons de Fribourg, de Berne, de Vaud, de Neuchâtel ; les lacs de Neuchâtel, de Morat et de Bienne nuancent ce superbe tableau, et font oublier pour le moment le charmant lac Domène, qui déploie sa nappe azurée presque à vos pieds. Il y a une trentaine d'années que de jeunes pâtres, creusant avec une pioche sur la pointe du Patraclion, y déterrèrent plusieurs médailles des Constantins, qui font maintenant partie de la collection numismatique d'Hauterive. Il est probable que, durant les irruptions des Allemands en Suisse au quatrième et cinquième siècles, quelque habitant des plaines, fuyant devant ces hordes rapaces, enfouit son petit trésor au sommet du Patraclion, et qu'il le choisit de préférence aux montagnes voisines, alors couvertes de forêts impénétrables, parce qu'il pouvait aisément reconnaître de loin cette cime, qui dépasse

de beaucoup la ligne des bois et n'est cependant pas inabordable, puisque le bétail y va paître.

Quittant à regret ce belvédère, je descendis par son autre flanc et laissai à gauche le chalet de Bre-minga, pour gagner celui des Hautes-Combes. Un roc du voisinage, où l'on prétend voir l'empreinte d'un soulier, s'appelle le Pas-du-Moine : pour expliquer ce nom, la tradition rapporte qu'au temps passé, ces montagnes fourmillaient de serpents, qu'un Père d'Hauterive, étant venu les exorciser, les força par ses conjurations à se jeter dans le lac Domène, et qu'en preuve et en monument de sa victoire, il laissa la marque de son pied sur le roc du haut duquel il opérait. Les vachers ont grand soin de régaler de cette légende les curieux qui se font montrer le Pas-du-Moine⁴⁴. Cette fameuse empreinte ne paraît être autre chose qu'un jeu de la nature dans des rochers, où l'on distingue d'ailleurs une quantité de bélemnites, de cornes d'Ammon et d'autres corps marins pétrifiés.

D'ici j'abordai le lac Domène, j'en suivis la rive méridionale, et je vins sur le milieu du jour me reposer dans la maison des bains. Le bâtiment primitif, qui était en bois, fut entraîné, il y a quelques années, par un éboulis dans le lac. Cet accident arrivé au printemps fut heureux en ce que, la maison n'étant point alors habitée, il ne périt personne. La source avait disparu, et l'on craignit qu'elle ne fût perdue ; mais on parvint à la retrouver en ouvrant de profondes tranchées. L'eau en est fortement sulfureuse

et a cela de commun avec plusieurs autres sources de cette contrée : on prétend, vu ses propriétés médicales, qu'elle contient plus que du soufre et qu'elle tient en dissolution d'autres substances minérales ; il importerait d'en faire une bonne analyse chimique. Une nouvelle maison plus vaste et mieux distribuée a remplacé l'ancienne, qui était à peu près inhabitable. Maintenant il s'y rend un assez grand nombre de baigneurs et l'on y trouve bonne compagnie dans la saison ; l'éloignement des lieux d'où l'on peut tirer les comestibles indispensables, doit nécessairement les renchérir ; mais on vit en grande partie des poissons du lac, qui abonde en brochets, en truites et en carpes d'excellente qualité⁴⁵. Les vachers des environs s'y rendent en foule les dimanches de la belle saison ; ils dansent, jouent aux quilles, boivent du vin pour toute une semaine, et se séparent rarement sans avoir renouvelé le pugilat des anciens.

Dans l'après-midi je côtoyai le lac jusqu'à l'endroit où la Sense en sort ; je la passai sur un pont, pour visiter un moulin à plâtre, qui en fournit la partie allemande du canton, d'où l'on vient le chercher par d'affreux chemins, surtout de Planfayon au moulin : on profite de l'hiver que le lac est gelé pour amener les blocs de gypse, dont la carrière s'exploite à l'autre bout du lac ; la glace est alors si épaisse qu'on le traverse avec de grands chars, qui descendent les foins et les bois des montagnes environnantes : les bords de ce bassin ne sont point indifférents pour le botaniste, qui y cueille quelques espèces rares du potamo-

géton (épi d'eau). Je m'éloigne enfin de ces romantiques rivages, qui offrent en été une charmante Arcadie, et je me dirige sur le Riggisalp et le Gaissalp, belles et vastes montagnes contiguës. Comme elles appartiennent à diverses familles, il y a un si grand nombre de chalets, qu'on croirait voir un village.

Le Riggisalp a quelques grands étangs naturels, où les troupeaux se rafraîchissent et que les bergers décorent avec complaisance du nom de laes.

Le Gaissalp rappelle une triste scène des temps passés. En 1448, le gouvernement mit à prix la tête de Cuno de Winkel, espion et complice de ce trop fameux avoyer Guillaume d'Avenches⁴⁶, qui avait mis Fribourg à deux doigts de sa perte, par ses intrigues, ses conspirations et ses révoltes : ce malheureux proscriit alla se cacher dans une caverne du Gaissalp, où il fut découvert par quatre hommes qui le poursuivaient et précipité par eux du haut des rochers⁴⁷.

Le pied du Gaissereck est couvert de rosage velu (rhododendron hirsutum) : arrivé près de sa cime, le doux parfum des plantes alpines m'annonça que j'entrerais dans un des plus aromatiques jardins de notre Flore helvétique : j'y remarquai, avec tout le plaisir qu'un botaniste éprouve à la rencontre des plantes rares, le turbit de montagne (athamanta libanotis), la drave ciliaire, la potentille grandiflore, l'anémone printanière, la féтуque améthyste, etc. Ici l'amateur peut faire une belle moisson pour enrichir l'herbier fribourgeois. Le Gaissereck est couvert d'excellents pâturages ; mais l'éloignement des bois nécessaires à

la chaudière des fromages et les frais de leur transport sont cause que cette montagne est abandonnée aux génisses et aux chevaux. Elle a ceci de remarquable, c'est que toute pièce de bétail qu'on y mène, si elle est malsaine ou atteinte de quelque maladie interne, y périt ou se guérit en peu de semaines. A quoi l'attribuer? ce ne peut être ni à la vivacité de l'air, qui n'est pas moins vif sur d'autres montagnes, ni aux herbes que les bestiaux y broutent, puisqu'elles sont les mêmes et en même proportion dans les Alpes voisines : je crois qu'on ne peut expliquer ce phénomène vétérinaire que par la qualité des eaux que boivent les animaux malades.

J'entrai sur le tard dans le chalet du Gaissereck, où je fus accueilli avec cette hospitalité cordiale qui caractérise nos montagnards; je passai la veillée auprès du feu, à causer avec le berger en chef, avide de nouvelles, comme le sont les hommes qui mènent une vie solitaire : après avoir satisfait à sa curiosité, j'allai me coucher sur le foin, où je dormis aussi bien que sur le plus fin duvet de Norwége.

Le lendemain, après avoir souhaité à mon hôte la continuation de ce contentement qui passe richesse, je pris vers le couchant et j'escaladai le sommet de l'arête qui conduit au Kühboden; de là, je signalais, d'un côté, la route que j'avais faite la veille et la bordure plus éloignée du Jura; de l'autre, je distinguais plusieurs des beaux villages du Siebenthal. Je suivis ensuite les traces dégradées d'un ancien chemin, par lequel les troupeaux communiquaient jadis du Küh-

boden au Gaissereck ; ce sentier n'existe plus, et s'il existait, je doute qu'on osât y conduire le gros bétail. On prétend qu'autrefois la race des vaches fribourgeoises était beaucoup plus petite et semblable à celle du Valais, et l'on fonde cette opinion sur ce qu'au temps passé on menait paître les vaches dans des lieux où leur haute taille les empêcherait de parvenir de nos jours. Ce qui vient à l'appui de cette hypothèse, c'est que dans plusieurs Alpes on voit des chemins de bétail qui ne sont plus pratiqués ; et chacun sait que la race des vaches de notre Gruyère est une des plus grandes, pour ne pas dire la plus grande de la Suisse.

Du Kùhboden je descendis dans un vallon désert, dont rien n'interrompait le silence que le murmure d'un ruisseau solitaire et le chant de quelques oiseaux ; j'entrai bientôt dans le village de Bellegarde (Jaun), chef-lieu d'une petite contrée alpestre, bordée par un long rempart de rochers très-élevés. Pendant plusieurs mois d'hiver cette vallée ne peut communiquer qu'avec Charmey, et se trouve absolument coupée de ses voisins du Siebenthal par l'énorme quantité de neige qui couvre les monts intermédiaires. Vis-à-vis de l'auberge jaillit d'un rocher une magnifique cascade⁴⁸. Des gentilshommes de la maison de Corbières étaient anciennement seigneurs de Bellegarde : leur château, placé sur un rocher, fut détruit en 1407 par les milices de l'Oberland ; à peine en reste-t-il quelques ruines.

Après avoir passé la Jogne sur un pont de bois, je visitai les montagnes des Chatalets (Sattel), qui n'ont

rien de remarquable que de vastes éboulements de rochers et une nature qui tend à revêtir d'autres formes : sur la dernière de ces montagnes je reconnus du bas du Dürrenfluc une source fréquentée par les chamois et par les chasseurs ; elle s'échappe du pied d'un banc de schiste argileux, auquel une dissolution de fer donne une teinte rougeâtre. En été, les chamois arrivent par troupes pour boire cette eau, dont ils sont fort avides ; j'en ai goûté, et, quoique d'une saveur différente de celle de l'eau commune, elle ne m'a pas paru désagréable. Au-delà s'étendent les riches pâturages du Petit-Mont, dominés par une chaîne de rochers qui séparent le canton de Fribourg de celui de Berne ; sur l'un de ces rochers est la plaine de Rossboden, qui tire son nom des chevaux qu'on y menait paître autrefois. Maintenant c'est une belle bergerie de moutons. Sur l'autre côté le Petit-Mont s'appuie contre le vaste massif d'Hochmatt, dont le chalet, le plus élevé des Alpes fribourgeoises, couronne le sommet ; la vue en est superbe, mais les pâturages voisins sont si dangereux, qu'on est obligé d'y garder le bétail nuit et jour, de peur qu'il ne se perde dans les précipices. La mythologie des Alpes y place plusieurs scènes romanesques¹⁹. Dans le vieux temps, vous disent les bergers, il y avait sur la Hochmatt un de ces esprits familiers, vulgairement nommés servants, qui protégeait les troupeaux et les gardait d'accidents pendant la nuit ; chaque soir un des pâtres du chalet portait sur le toit un baquet plein de crème, qu'on trouvait vide le lendemain. Or il arriva qu'une

fois un domestique, au lieu de remplir le baquet de crème, y mit tout autre chose, plus mais non mieux sentant que rose, selon une expression du jovial Rabelais; le servant, très-offensé de cette mauvaise plaisanterie, cria pendant la nuit aux bergers d'aller aiguiser leurs couteaux, parce que plusieurs de leurs vaches venaient de tomber dans les précipices. Et dès lors, il ne parut plus! Cette fable populaire a du moins son utilité, en apprenant qu'il ne faut jamais payer d'ingratitude ceux qui nous rendent service.

Tous les pâturages du Gros-Mont sont excellents, à l'exception d'un bas-fond très marécageux, que l'on fait brouter aux chevaux. La tradition dit que ce bas-fond était jadis un lac, que ce lac mina les parois de rocher qui le contenaient et que l'écoulement de ses eaux forma le Rio-du-Mont, ruisseau peuplé de petites truites très-déliçables.

Partout, dans cette haute contrée, les bergers invitent les passants connus ou inconnus, à entrer dans le chalet et à profiter des laitages; cette coutume hospitalière vient des Celtes, qui voulaient qu'on donnât à manger à quiconque se présentait près de leurs habitations; elle ne se borne pas aux Alpes, puisque dans les villages inférieurs, si quelqu'un entre dans une maison, on regarderait comme une grossièreté de l'en laisser sortir sans lui offrir à manger et à boire. Qu'on pardonne cette digression à un vieux Suisse, qui aime à retrouver et à conserver les bons usages de ses pères.

En poursuivant ma route, j'arrivai après deux lieues de marche aux Mortais, sur la frontière des cantons

de Fribourg et de Vaúd. Ces fertiles montagnes réuniraient tous les avantages de l'industrie pastorale, si, placées au-dessus de la région des forêts, on n'était pas obligé d'y transporter de fort loin, à dos de mulets, tout le bois nécessaire; ce qui le rend très-cher. La crème y est d'un goût et d'un parfum délicieux, et c'est là que se fabrique le fromage le plus gras et le plus délicat de toute la Gruyère.

Les Mortais sont bien connus des chasseurs, qui viennent en été y relancer le chamois caché dans des angles de rocher, où la neige ne fond jamais; ils y trouvent aussi le lièvre blanc, la perdrix des neiges dont le nom vulgaire est *orbanne*, le petit coq-de-bruyère mal à propos appelé faisan: si cette enceinte d'Alpes escarpées est précieuse au chasseur, elle ne l'est pas moins au botaniste, qui doit y monter avant l'arrivée des troupeaux; il y trouvera les plantes les plus rares, quelques-unes même qui semblent n'appartenir qu'à la région des glaciers. J'y cueillis avec un vrai plaisir la *valeriana salinca* qui n'était encore connue qu'en Valais, le bel astragale austral, l'arétie helvétique²⁰, la cherlérie gazonnante, la renoncule amplexicaule: je n'en indiquerai pas davantage pour ne pas fatiguer le lecteur; mais, je le répète, les Mortais sont un véritable jardin botanique²¹.

Je passai la nuit au chalet supérieur, d'où j'allai le lendemain reconnaître les environs, tour à tour occupé à ramasser les plantes rares et à promener mes regards sur une des plus charmantes perspectives de nos Alpes fribourgeoises. Je dominais la haute Gruyère,

gracieusement sillonnée par le cours de la Sarine ; je comptais ses nombreux villages, et j'arrêtais avec émotion mes yeux sur les tours antiques du château de Gruyère, en me rappelant combien ses anciens comtes avaient été bons, généreux et braves²².

Des pâturages inférieurs je descendis par Bonnavalette au village de Grandvillars, bâti sur deux lignes, entre lesquelles court un torrent, dont les débordements causent quelquefois des dommages considérables ; de là, le chemin conduit à un beau pont de pierre sur la Sarine qui baigne toute la Gruyère, et qui est trop souvent un voisin dangereux pour les domaines riverains. Cette vallée, sans être fort large, est très-pittoresque, bien cultivée et semée de villages florissants ; une assez bonne route la met en communication, d'un côté avec la ville de Bulle, et de l'autre, avec le Pays-d'Enhaut vaudois. Je m'arrêtai à Nérive ; ce joli village doit à un incendie qui le consuma il y a quelques années, d'être rebâti à neuf. Curieux de parcourir le mont qui le domine, appelé Lévi de Nérive, je pris le seul chemin qui y mène, à moins de faire de longs détours ; c'est un sentier étroit, pratiqué sur les flancs d'un rocher ruineux, au-dessus d'affreux précipices au fond desquels mugit la bruyante Nérive : le voyageur ne s'y hasarde pas sans crainte, et c'est cependant la seule voie par laquelle les troupeaux peuvent arriver en été sur cette portion des Alpes gruyériennes : on s'en sert en hiver pour voiturer les foins dans les villages inférieurs, et ce transport très-dangereux cause souvent des acci-

dents funestes. Au milieu du siècle dernier, un paysan y passait avec un cheval chargé; l'animal heurte contre le rocher, tombe dans le précipice, et roule jusque dans le torrent; comme les eaux de ce torrent abreuvent le village de Nérive qui n'en a pas d'autres, cette commune, craignant que ce cadavre n'infectât ses fontaines, força le possesseur à le retirer; pour cette périlleuse opération, il fallut suspendre avec des cordes un homme, qui coupa l'animal par quartier successivement enlevés.

Au bout de ce détestable chemin sont deux sentiers, dont l'un mène aux montagnes d'Albeuve que décorent des bosquets de cythise des Alpes, et l'autre se dirige sur les pâturages de Villars-sous-Mont. Je préférerais le dernier, parce qu'il me rapprochait du Moléson, où je voulais me rendre : en l'approchant, j'entends les sons d'une voix forte, mais agréable; je prête l'oreille, et je reconnais le ranz des vaches. Je ne saurais exprimer l'effet que produisit sur moi cette chanson nationale, répétée par un superbe écho; le berger avait cessé de chanter, que j'écoutais encore. J'en avais bien lu les paroles, mais c'était la première fois que j'en ai ouï l'air. Je ne suis point surpris que cette musique puisse donner le Heimveh (nostalgie) aux Suisses qui l'entendent dans les pays étrangers : chaque modulation semble propre à réveiller l'amour de la patrie, par les intimes souvenirs des pâturages, des torrents et des rochers helvétiques²⁵.

Je demandai et je reçus l'hospitalité dans le chalet qui est au pied du Moléson, où je passai la nuit; le

l'endemain, dès le point du jour, je me hâtai d'escalader le sommet de cette belle montagne pour y assister au lever du soleil, et y jouir d'une vue superbe, qui embrasse la plus grande partie des cantons de Fribourg, de Vaud, de Neuchâtel, de Soleure et de Berne. Quelque magnifique et vantée que soit cette perspective, je lui préfère cependant celle de la *Hochmatt*; mais en fait de paysage, comme en bien d'autres choses, il ne faut pas disputer des goûts.

Quoique le Moléson (*moles summa*) soit à 6180 pieds au-dessus du niveau de la mer, c'est mal à propos qu'on le regarde comme la plus haute montagne du canton de Fribourg; il est prouvé que les dents de Folliéran, des Branleires et quelques autres sont plus élevées; mais comme le Moléson termine brusquement la chaîne des Alpes de Gruyère et qu'il est isolé de trois côtés, il paraît au premier aperçu plus haut qu'il ne l'est réellement, faute de moyens de comparaison.

Du Moléson j'allai coucher à la chartreuse de la Part-Dieu placée à sa base; cette abbaye fondée en 1307, par Guillemette de Grandson, veuve de Pierre II, comte de Gruyère, possède un assez grand domaine tant en prés qu'en montagnes, outre des vignes à Vevey²⁴. Quoiqu'elle ait essuyé deux incendies, l'un dans les premières années du siècle dernier, l'autre au commencement de la révolution suisse, grâce à l'économie de ses religieux, elle a pu chaque fois se relever de ses ruines.

Je m'enfonçai le lendemain dans les grandes forêts qui s'étendent entre la Part-Dieu et Châtel-S^t-Denis, et je m'y serais sûrement égaré sans un honnête charbonnier, qui me guida par des sentiers dont je n'aurais pu me démêler tout seul.

Le profond silence de ces solitudes n'est troublé que par les coups de la cognée du bûcheron et le murmure de quelques ruisseaux. Quand mon guide m'eut quitté, un sentier tortueux me conduisit à un moulin à scie, mù par les eaux de la Trême, torrent qui du pied du Moléson coupe ces forêts pour se jeter dans la Sarine. J'espérais y trouver quelqu'un pour lui demander ma route; mais le bâtiment était pour lors désert. Je franchis le torrent et bientôt toute trace de chemin avait disparu; n'ayant pas de compagnon pour m'entretenir avec lui, je m'adressai à la Flore de la contrée. Mon espoir fut encore trompé; ces bois n'offrent à l'œil du botaniste qu'un petit nombre de plantes, toutes très-communes, si j'en excepte la dentaire pinnée (*dentaria eptaphyllos*). A ma grande satisfaction, je découvris enfin, dans une éclaircie de la forêt, un pâturage où paissaient quelques génisses, dont le berger mit fin à mon égarement.

Près d'un torrent était une humble hutte de charbonnier. Il est bien vrai le proverbe qui dit : « la moitié du monde ne sait pas comment vit l'autre moitié. » Combien le séjour au sein de ces forêts désertes doit paraître triste à l'homme accoutumé à vivre dans la société, surtout au citadin qui ne sait pas être seul sans éprouver un ennui mortel ! Cependant ici,

un charbonnier, un bûcheron, un sabotier passera quatre à cinq mois tout seul, et ne sortira de temps en temps de son désert que pendant quelques heures, pour aller chercher des comestibles grossiers dont il ne peut se passer; mais son travail lui tient compagnie et loin de se plaindre, il se montre content de sa vie sauvage et de son état solitaire²⁵.

A l'issue de la forêt est un autre moulin à scie, auquel aboutit une route praticable aux chariots; ils viennent y charger des planches destinées au marché de Vevey, où elles se vendent avantageusement; de là on en expédie par eau pour Genève et les autres villes des bords du Léman: après avoir, assez inutilement pour un botaniste, erré pendant trois heures dans le labyrinthe de ces forêts, j'en avais encore deux jusqu'à Châtel, par une chaussée assez plate, ou qui n'a du moins que quelques montées et descentes peu sensibles; je la quittai à une lieue de ce bourg, pour aller reconnaître le Lac-des-jones, situé de l'autre côté de la Veveyse: en conséquence, je passai ce dangereux torrent, je gravis péniblement des pentes éboulées, je coupai quelques pâturages et j'atteignis enfin ce bassin solitaire: aucun ruisseau ne s'y verse, à ce qu'il m'a paru; il n'est alimenté que par les neiges fondues et les eaux pluviales; son trop plein se vide à l'une de ses extrémités et va joindre la Veveyse. Le terrain des alentours est très-mouvant, et l'on ne peut atteindre le bord de l'eau qu'en deux ou trois endroits plus fermes, ou par un plancher de troncs de sapin posés de flanc, moyennant lequel les vaches viennent

à l'abreuvoir, sans danger d'enfoncer. Ce petit lac paraît au reste très-profond ; j'ignore s'il est poissonneux. La Montagne-des-joncs, où il est situé, est limitrophe de celles de la commune du Châtelard (paroisse de Montreux dans le canton de Vaud).

A peu de distance de Châtel, je visitai un autre petit lac appelé le Luissel par les gens du pays : beaucoup plus grand que le précédent, il occupe le fond tourbeux d'une plaine marécageuse ; ses bords sont tremblants et ses eaux ternes. On y pêche du brochet, de la truite, quelques petits poissons du genre des cyprins, et des écrevisses. Ses alentours offrent quelques plantes rares, entre autres la scheuchzérie, que Haller dit n'avoir jamais cueillie, mais que, depuis la publication de son grand ouvrage, on a trouvée dans quelques marais, entre autres dans ceux des Mosses, commune d'Ormont-dessous. Il n'y a dans le voisinage du Luissel que les deux fermes de Pramontan, qui jouissent de la vue de ce petit lac, peu visité, quoique voisin de Châtel-St.-Denis.

N'ayant rien qui m'appelât, pour le moment, dans ce bourg assez florissant, je remontai par les tourbières vers la verrerie de Semsales et je vins passer la nuit à Bulle, redevable à un incendie arrivé en avril 1805, d'offrir une grande rue tirée au cordeau et très-bien bâtie. Je poursuivis ma route par Broc, d'où je montai à Châtel sous Montsalvens. Si, de cette éminence, on parcourt de l'œil la commune de Charmey, elle offre un singulier labyrinthe de vallons entrelacés les uns dans les autres et dominés, là où les rochers

ne percent pas, par de fertiles pâturages qui nourrissent un nombreux bétail²⁶. Tous ces vallons aboutissent à la partie plate du pays, divisée en deux par une arête appelée la Roche, qui se prolonge jusqu'à l'église paroissiale, pittoresquement située sur un tertre.

Je me rapprochai de mes foyers par la route qui tend de Cresuz à Charmey, dont une portion, maintenant nommée le Chemin-neuf, s'écroula dans le siècle dernier; cet accident embarrassa beaucoup ces deux communes, vu les grandes dépenses qu'il rendait indispensables pour rétablir la communication. L'Etat de Fribourg se chargea enfin de cette importante réparation, sous condition de retirer ses avances; un bon chemin tel qu'on le voit actuellement fut taillé dans le roc, et reste comme un bienfait, puisque le gouvernement n'en a jamais répété les frais. On trouve dans ce même roc de belles empreintes de poissons et de coquillages.

Je rentrai enfin dans ma paisible habitation, très-satisfait d'avoir lié connaissance avec une partie de nos Alpes fribourgeoises, et plus content encore d'avoir enrichi mon herbier de plusieurs plantes rares, cueillies dans cette agréable tournée.

Il ne faut pas croire, parce que les botanistes citent rarement notre canton dans leurs ouvrages, qu'il soit pauvre en productions végétales; bien au contraire, peu de contrées de la Suisse peuvent se vanter d'une Flore aussi belle sur un territoire d'aussi petite étendue. Jusqu'à ce jour j'y ai observé quatre cent-dix-

neuf genres, quatorze cent-quatorze espèces, sans compter plusieurs variétés notables, et je n'ai pas encore épuisé sa liste, surtout en fait de cryptogames.

En citant nos richesses végétales, je n'ai d'autre but que d'engager nos botanistes nationaux à venir explorer notre canton, pour se convaincre de la vérité de mon assertion, qu'ils ne trouveront certainement point hasardée.

*(Par FR. BOURQUENOUD, de Charmey,
membre de la Société des naturalistes suisses).*
